



Napoléon I^{er} en 1813 ; détail d'une composition de R. Knötel.
© coll. de l'auteur

Lorsque Napoléon I^{er} quitte la Grande Armée, le 5 décembre 1812, à Smorgoni en Lituanie, celle-ci n'existe déjà quasiment plus. Des plus de 600 000 hommes appartenant à près de vingt nationalités différentes qui ont passé le Niémen depuis juin 1812, seuls quelques dizaines de milliers n'ont pas été tués, autant par la maladie, la famine et le froid que le combat, blessés ou pris par les Russes. Ces derniers ont aussi beaucoup souffert, mais ils sont vainqueurs. L'Em-

1813, la fin de la prépondérance française

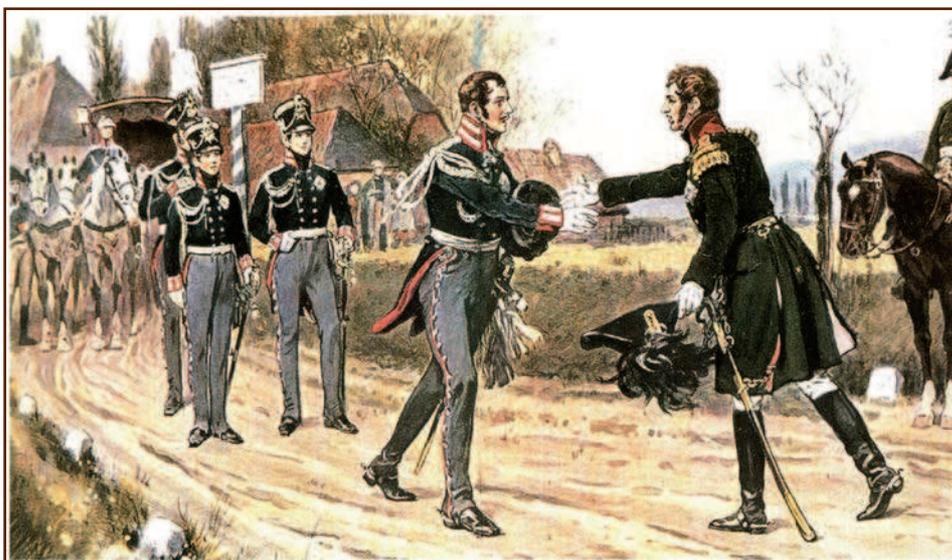
La désastreuse campagne de 1812 en Russie a fait trembler l'édifice napoléonien sur ses bases, mais c'est celle de 1813, moins ancrée dans les mémoires, qui marque la fin du « Grand Empire » puis préfigure la chute du régime, l'année suivante.

peur décide alors de rentrer à Paris pour reconstituer une armée et, surtout, raffermir un régime qui a dangereusement vacillé sous la tentative de coup d'État rocambolesque et tragique du général Malet, le 22 octobre 1812. Il lui a, en effet, suffi d'annoncer la mort de Napoléon pour que tout le monde oublie l'existence de l'Impératrice et surtout du roi de Rome, et pour qu'ainsi la fragilité politique du régime apparaisse.

L'issue malheureuse de la campagne de Russie, quant à elle, ne signifie en rien la fin de la guerre. L'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, a décidé de poursuivre son avantage en Allemagne tandis que les opérations contre le Royaume-Uni et ses alliés n'ont jamais cessé, notamment en Espagne. En décembre 1812, la Prusse, auparavant alliée à la France contre son gré, se déclare neutre. Puis, le 17 mars, elle s'engage avec la Russie et entre ainsi dans la 6^e coalition. Lorsqu'après avoir réussi à reconstituer une armée de campagne de plus de 200 000 hommes en moins de trois mois, Napoléon

arrive à Erfurt, le 25 avril 1813, il doit tenir compte de l'ensemble de ces données dans ses calculs. Tout au long de la campagne à venir, son but principal sera de reprendre Berlin. Ce serait un rude coup politique pour les Coalisés et un succès militaire qui assurerait des ressources pour le ravitaillement de l'armée. Mais son premier objectif est de reconquérir Dresde, et d'y rétablir le roi de Saxe chassé de sa capitale, le 26 mars. C'est la condition nécessaire au maintien de son système d'alliance et de la Confédération du Rhin, d'autant que les Coalisés menacent les souverains de la perte de leurs États s'ils ne les rejoignent pas. À Lützen le 2 mai, puis à Bautzen, les 20 et 21, Napoléon bat les armées coalisées, mais les limites de la nouvelle Grande Armée apparaissent au grand jour. Tandis que l'artillerie est toujours nombreuse et bien servie, l'infanterie composée de jeunes recrues, de gardes nationaux ou de marins, manque de formation, de cohésion ainsi que d'endurance dans les marches souvent épuisantes. La cavalerie est notoirement insuffisante en qualité comme en quantité : les missions de reconnaissance, de découverte et de couverture en souffrent et, surtout, les Français ne peuvent plus profiter de leurs victoires car ils ne peuvent plus mener une poursuite énergique.

Le 4 juin 1813, un armistice est signé à Pleiswitz. Son opportunité divise encore les historiens. Napoléon sent que la neutralité de l'Autriche est menaçante, parce qu'elle en profite pour mobiliser ses forces et se trouve en position d'attaquer les lignes de communications françaises s'il s'enfonce plus à l'est. Les pertes françaises ont, en outre, été importantes sans avoir permis d'obtenir d'avantages décisifs. L'Empereur pense pendant ce répit



Rencontre entre l'empereur de Russie, Alexandre I^{er} et le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, à Breslau, le 19 mars 1813 ; composition de R. Knötel.
© coll. de l'auteur

ise en Allemagne

de deux mois pouvoir se renforcer notamment en cavalerie et, par une manœuvre diplomatique, réussir à maintenir l'Autriche au mieux dans l'alliance française, au pire hors de la guerre. Les Coalisés espèrent se renforcer eux aussi, obtenir l'appui de l'Autriche et surtout miner le système des alliances de Napoléon. Une entrevue orageuse entre le chancelier Metternich et l'Empereur, le 28 juin, ne doit laisser que peu d'illusions à Napoléon sur les intentions de l'Autriche. Mais il accepte, malgré tout, sa médiation et il est décidé qu'un congrès se tiendra à Prague tandis que l'armistice est prolongé jusqu'à la mi-août. Aucun des belligérants ne veut apparaître comme l'agresseur, mais aucun ne semble non plus souhaiter réellement un compromis. Napoléon double ses effectifs. Les Coalisés renforcent leurs liens, reçoivent le soutien financier et matériel du Royaume-Uni, définissent leurs objectifs communs pour faire taire leurs divisions, ainsi qu'un plan qui vise à chasser les Français d'Allemagne.

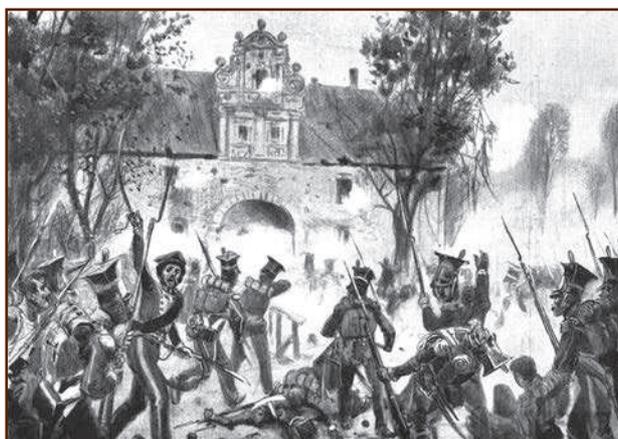
Allemagne où l'exaspération, quant aux conséquences économiques et sociales de la présence française, dues notamment à l'application du blocus continental et à une politique économique favorisant trop l'Empire, touche la population de tous les États et fait naître un sentiment anti-français plus que réellement national. Lorsque les opérations reprennent, ce sont 770 000



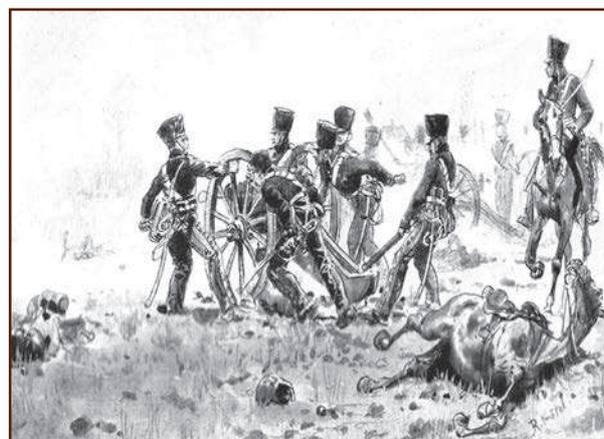
Carte de l'Europe au début de la campagne de 1813. © SGA- DMPA / Joëlle Rosello

coalisés qui sont opposés à environ 530 000 Français et alliés sur un théâtre d'opération immense qui s'étend de la Baltique au Tyrol et des bords du Rhin à l'empire d'Autriche. Napoléon vise toujours l'objectif politique de Berlin et celui, militaire, de battre les armées ennemies successivement avant leur regroupement et ainsi, peut-être, obtenir la dissolution de la coalition. Les Coalisés veulent livrer une bataille décisive toutes forces réunies, tout en évitant des batailles partielles contre les forces dirigées personnellement par l'Empereur des Français. Une série de combats et batailles aux chances fluctuantes commence alors. Davout, qui a repris Hambourg en mai, remporte une victoire dès le 18 août. Bernadotte, devenu prince héritier

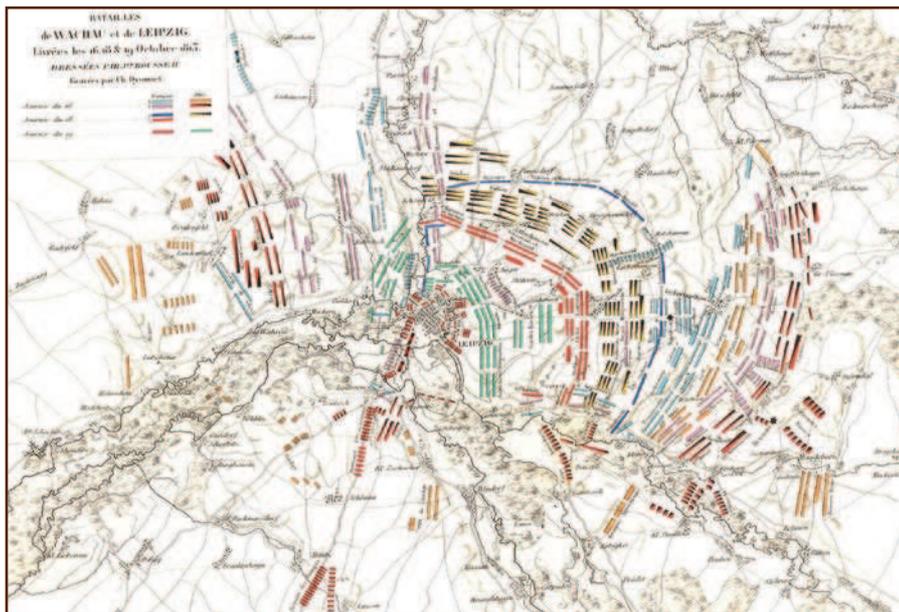
de Suède et commandant l'armée coalisée du Nord, bat le maréchal Oudinot à Grossbeeren, le 23. Si Napoléon gagne une grande bataille à Dresde, les 26 et 27 août, le corps d'armée du général Vandamme est détruit à Kulm, le 30. Le 6 septembre, le maréchal Ney est battu à son tour à Dennewitz par le Prussien Bülow. La situation se dégrade tant que la Bavière entame son abandon de l'alliance française dès le 10, puis rejoint la coalition le 8 octobre. Les 16, 17 et 18 octobre 1813 a lieu, à Leipzig, la plus grande bataille livrée en Europe jusqu'à la Première Guerre mondiale. Elle a opposé en tout environ 170 000 Français et leurs alliés à 320 000 coalisés. Près de 120 000 hommes sont tués ou blessés sans



Infanterie polonaise le 16 octobre 1813, pendant la bataille de Leipzig. © SA, coll. de l'auteur



Une batterie d'artillerie à cheval prussienne en 1813; composition de R. Knötel. © SA, coll. de l'auteur



La bataille de Leipzig. (Carte tirée de la bibliothèque historique et militaire de MM. Liskenne et Sauvan, 1846. © coll. de l'auteur

compter les pertes, y compris parmi les civils, que provoquera le typhus. Napoléon, n'étant pas parvenu à battre ses ennemis les uns après les autres, ne pouvait que plier sous le poids du nombre et la volonté de ses adversaires. Il abandonne alors l'Allemagne et passe le Rhin, le 2 novembre, non sans avoir sévèrement battu les Bavaoises qui essayaient de lui barrer la route, à Hanau, le 30 octobre. Il faudra néanmoins deux campagnes de plus pour que l'épisode napoléonien se termine.

Napoléon pouvait-il encore gagner ?

Politiquement, Napoléon n'arrive plus à diviser ses adversaires car, malgré des divergences notables, ils sont unis dans leur rejet de la domination française. Jusque là, l'Empereur avait réussi à construire des alliances, bon gré mal gré. En 1813, ces alliances s'effritent avant le retournement final, y compris de ceux qui lui doivent tout comme Murat, roi de Naples. Même au sein de l'Empire et de son gouvernement, les soutiens deviennent moins sûrs. Les Français aspirent à la paix et l'expriment. L'ambition de Napoléon n'est plus la leur. D'ailleurs, la France a-t-elle encore les ressources pour mener longtemps ce qui s'apparente de plus en plus à une guerre d'usure ? À l'intérieur, Napoléon a besoin de la victoire chez l'adversaire pour conserver son aura, mais aussi pour nourrir

ses finances, stabiliser ses alliances et poursuivre la lutte pour l'hégémonie contre le Royaume-Uni. Sans une extension *a minima* de l'influence française, il ne peut y avoir de blocus continental, seule arme dont dispose la France contre lui. D'ailleurs, 1813 doit être avant tout considérée comme une victoire diplomatique et financière britannique, tandis que la manœuvre diplomatique qui précède ou accompagne toujours les opérations militaires chez Napoléon a échoué. En termes stratégiques, Napoléon a indiqué, dès 1794, que l'Allemagne était le théâtre des opérations principales dans le cadre d'une guerre générale. L'Espagne, qui est le lieu d'engagement militaire terrestre contre l'Angleterre, bien que coûteux, apparaît comme secondaire même après la défaite de Vitoria, le 21 juin, qui chasse les Français de la Péninsule. C'est en Allemagne et en Pologne, en effet, que se situent les alliés les plus précieux de l'Empire, les ressources les plus abondantes, mais aussi qu'agissent les adversaires les plus puissants. Battu en Allemagne, c'est tout le système qui s'effondre à plus ou moins long terme. Même en concentrant le maximum de moyens sur le théâtre principal, Napoléon se trouve dans la situation où il perd partout. S'agissant des opérations militaires, l'offensive sur Berlin tentée par Napoléon, accompagnée d'une manœuvre sur lignes intérieures se-

lon les réactions de ses adversaires, a induit un constant jeu de va-et-vient qui a épuisé les troupes tandis que les Coalisés ont toujours réussi à esquiver les offensives conduites par l'Empereur. Surtout, cette méthode ne semble plus adaptée. Les masses, l'espace et le temps sont d'une toute autre dimension qu'entre 1796 et 1809. Même les principes qui fondent la conduite des opérations par Napoléon sont mis en cause. S'il affirme qu'il ne faut jamais se concentrer au contact de l'ennemi au risque de se faire battre en détails, les Coalisés font l'inverse et par des marches concentriques l'obligent à une bataille qu'il n'a pas provoquée. Ils réussissent ainsi là où la coordination, liée aux moyens de communication disponibles, n'est plus suffisante pour conduire les plans conçus par l'Empereur et obtenir puis conserver l'initiative. Il est néanmoins certain que la nette supériorité numérique des Coalisés leur facilite les choses. Au niveau tactique aussi, l'armée impériale a perdu la supériorité qu'elle détenait auparavant. En 1813, tous les belligérants sur le théâtre allemand sont organisés et combattent selon le principe du corps d'armée et sur la base de tactiques comparables, voire supérieures, à celle des Français. À l'inverse, les troupes de Napoléon sont moins solides : françaises, elles sont trop jeunes et inexpérimentées ; alliées, elles ne sont plus sûres car souvent tiraillées par le désir de rallier les Coalisés. L'Empereur ne peut engager qu'une bataille majeure à la fois grâce aux meilleures troupes qu'il commande directement, tant pour des raisons politiques que militaires. En conséquence, même si les erreurs tactiques des maréchaux sont indiscutables, ils ont agi globalement en conformité avec les ordres, mais avec des troupes en infériorité numérique et d'une solidité discutable. En conclusion, ce qui peut encore étonner avec le recul, c'est la capacité qu'a encore eu Napoléon à engendrer le doute voire la crainte chez ses adversaires, ce qui explique le temps qu'il leur a fallu pour faire peser victorieusement leur supériorité. Mais, même le temps travaillait pour eux... ■

Patrick Bouhet